

COMME LA VICTOIRE était belle... il y a seize ans !

Les souvenirs de : René Fonck, le commandant Heurtaux, un "de la classe 18", Roland Dorgelès, Claude Farrère, un grand mutilé, une veuve de guerre, Dom Moreau, Jean Goy

Comment considérez-vous l'avenir, il y a ce matin seize ans ? Sous quels traits vous apparaissait la victoire ?

Quels espoirs cette paix resplendissante faisait-elle naître en vous ?

C'est ce que nous sommes allés demander à quelques-uns de nos contemporains, acteurs glorieux ou victimes douloureuses du drame. Et voici leurs réponses :

FONCK

Le recordman de nos pilotes de guerre, celui qui abattit le plus grand nombre d'avions ennemis, et qui fit de la politique après la guerre sans jamais abandonner l'aviation, parle avec gravité :

— Le 11 novembre 1918, j'étais devant Vouziers. J'avais abattu mon dernier adversaire le 1^{er} novembre. On ne rencontrait plus un avion allemand

l'impression d'un knock-out sec, mais d'un arrêt par l'arbitre, sur l'adversaire épuisé. Pour moi, j'avais à 24 ans l'avancement normal d'un homme de 42. Que deviendrais-je ? Je généralisais mes chefs. J'ai refait ma vie, en civil. Et j'en ai appris sur mes succès en lisant les journaux, dix ans après ! Ça ne m'était pas apparu sous ce jour ! dit-il en riant...

« Maintenant, conclut-il, vous et moi sommes des vieux. On engraisse. J'ai retrouvé mon mécano. Il s'est écrié :

« Ah ! v'là Fil de Fer !... »

« Dire qu'on m'appelait Fil de Fer ! comme on change... Bah ! nous ne sommes pas fins. Et l'on peut, en ce 11 novembre, instruire la jeunesse, lui donner courage, lui faire entrevoir, comme nous le vîmes, le beau visage fugitif de la victoire... »

Un de la classe 18

Il a été très bref : mais que d'amertume...

Lire la suite page 2

Jours Nouveaux Dans la nuit de l'Armistice

C'est une cérémonie expiatoire à laquelle, hier soir, nous venons d'assister. Et il faut remercier le maréchal Franchet d'Espèrey d'en avoir pris l'initiative.

Nous avons vu, dans un ordre magnifique, les Anciens Combattants remonter les Champs-Élysées pour saluer de leurs drapeaux le cénotaphe du roi Alexandre. Malgré son deuil et sa douleur, la princesse Paul, femme du prince régent de Yougoslavie, a tenu à se trouver à Paris pour assister à cette veillée funèbre. Et si sa présence nous touche profondément, elle-même n'a pu manquer d'être frappée de la spontanéité des hommages rendus au roi par le peuple de Paris.

Quiconque, en France, évoque le drame atroce et stupide de Marseille en est, encore aujourd'hui, secoué d'indignation. Cela pouvait être évité. Cette douleur et cette humiliation sont le fait de quelques mauvais serviteurs qui n'ont pas veillé comme ils le devaient.

Et il y eut pire. Quand le crime fut commis et que la nation indignée réclama des sanctions, un ministre obstiné dans son mauvais vouloir refusa d'abord de faire ce qu'il devait. Et il fallut exiger son départ, presque une crise ministérielle pour que les premiers coupables fussent enfin punis. Nous ne sommes nullement certains d'ailleurs que tous les responsables soient frappés. D'autres événements nous ont emportés. Nous ne saurons sans doute jamais comment on a donné, de Paris, l'ordre de supprimer la garde du roi, et qui est cet on dont l'impunité est maintenant garantie.

Si du moins cette soirée et la célébration de l'armistice qui lui fait suite pouvaient nous conseiller quelques minutes de recueillement intérieur, ce ne serait pas du temps perdu.

Qu'avons-nous fait de la victoire, et de cette fierté juste qui nous exaltaient au 11 novembre 1918 ? Comment avons-nous gâché l'une après l'autre les joies et les réultats de cet événement, le plus marquant sans doute dans l'histoire du Monde ?

Jamais un homme qui a vécu la guerre et qui vit ses revenants défilant sous l'Arc de Triomphe ne pourra désespérer de son pays. Mais son pays n'est pas conduit. Il est, depuis trente ans, livré aux factions échauffées d'intérêts et d'ambitions sordides. La guerre, qui réconcilia les hommes des tranchées, qui obtint d'eux des sacrifices sublimes, n'a rien purifié dans le monde politique décidément pourri.

Nous avons connu, depuis février, quelques mois d'espoir. Nous avons cru à un relèvement réalisé par le dedans, grâce à la clairvoyance d'un vieux parlementaire qui se flattait d'opérer par les voies constitutionnelles. Mais à peine a-t-il voulu toucher aux privilèges des castes, des clans et des Loges qu'on l'a traité de factieux et que, même par les siens, il a été abreuvé d'ingratitude.

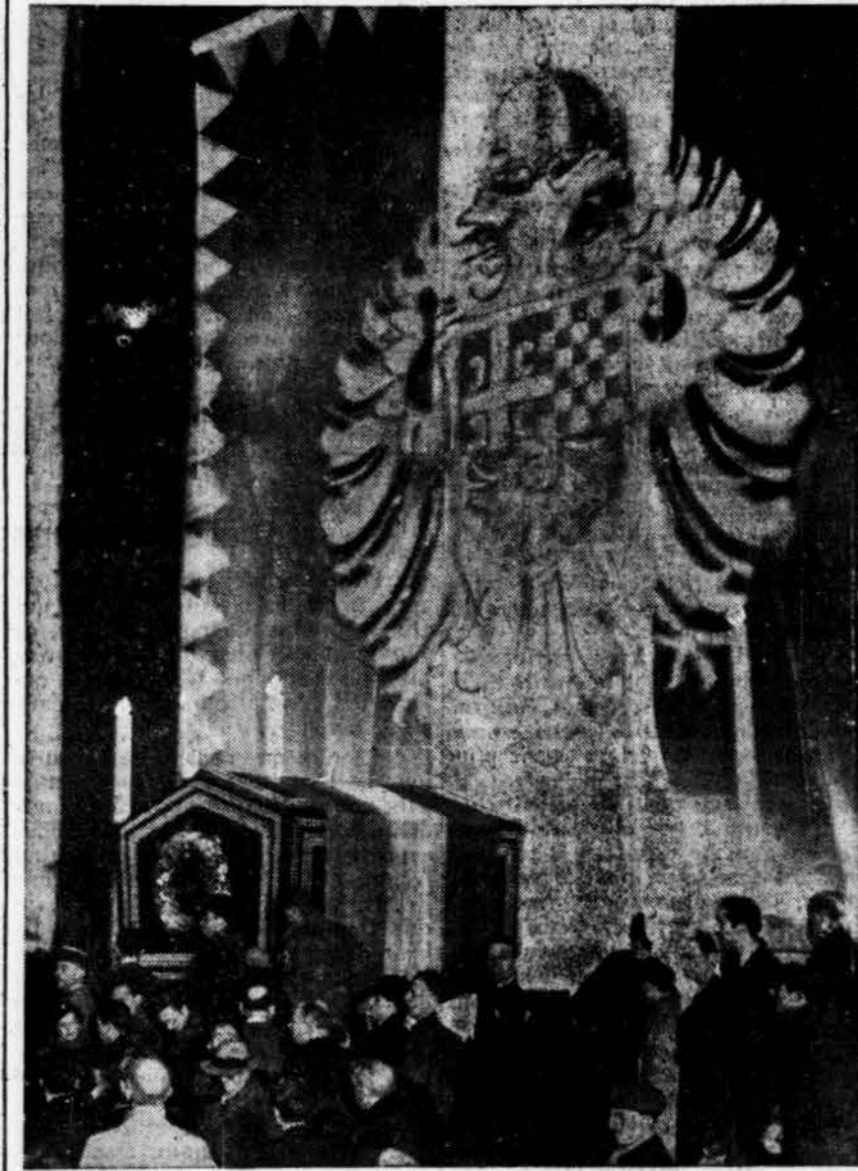
Nous avons foi dans le peuple français. Nous voulons continuer à nourrir notre optimisme. Mais l'effort commencé et qui vient d'être interrompu doit être repris avec une vigueur accrue. Sinon notre pays, suivant le mot de Thiers, sombrera dans le sang et l'imbécillité.

LEON BAILBY.

LE CŒUR DE PARIS A BATTU cette nuit sous l'Arc de Triomphe

Une poignante cérémonie s'est déroulée à la mémoire d'Alexandre I^{er}

Les Anciens Combattants ont apporté au roi assassiné et à la nation yougoslave en deuil la réparation qui convenait



L'impressionnant tableau funèbre, devant le velum aux couleurs yougoslaves. (Photo Le Jour)



M. Bouisson, président de la Chambre des députés, et les membres du bureau de l'Assemblée, se sont recueillis hier devant la tombe du Soldat Inconnu sous l'Arc de Triomphe.

Une femme parmi les personnalités officielles était là. Une seule : la princesse Paul de Serbie, femme du régent de Yougoslavie, venue exprès pour assister à la veillée funèbre en hommage au roi Alexandre.

Cette cérémonie eut toute la grandeur d'une réparation offerte par le peuple français à la mémoire du souverain assassiné sur notre sol. La manifestation qui s'est déroulée cette nuit place de l'Etoile touchera, nous n'en doutons pas, le cœur de la nation yougoslave.

Pour nous, elle nous reconforte, car elle démontre que le sens de la grandeur n'est pas encore perdu en France. L'hommage de Paris fut digne à la fois du héros qu'on voulait honorer et de la capitale d'un grand pays généreux.

La splendeur du décor choisi et aménagé, la ferveur d'un peuple recueilli dans le souvenir d'un grand mort, contribuèrent à donner à la cérémonie qui se déroula hier soir à l'Arc de Triomphe une qualité si haute, une puissance d'émotion si intense que la sensibilité nationale va s'en trouver durablement marquée. Une obscurité pluvieuse tombait

HOMMAGE au Président Doumergue

Nos amis trouveront dans le hall du « JOUR » des feuilles destinées à former UN LIVRE D'OR DU SOUVENIR à offrir en hommage au Président Doumergue.

Déjà ces feuilles se couvrent des signatures de ceux qui n'oublient pas.

sur la ville. Toutes les enseignes lumineuses des Champs-Élysées avaient été éteintes ; mais au bout de la grande avenue, on apercevait un immense vélum tricolore, timbré aux armes des Karageorgewitch, et qui, seul illuminé dans la nuit, semblait de loin tendu sur le ciel même. Vers cette lumière, la foule montait comme une marée. Dès 19 heures, malgré les rafales de pluie glacée, les trottoirs de la place de l'Etoile étaient noirs de monde.

Sous l'arche triomphale

Un catafalque très simple, orné seulement d'une couronne de lauriers, avait été dressé sous l'Arc de Triomphe, juste en face de la dalle sous laquelle repose le Soldat Inconnu. L'immense drapeau yougoslave, qui fermait complètement l'arche occidentale, formait la toile de fond de ce grandiose décor funèbre.

Au pied du catafalque, on avait déposé le masque mortuaire du roi Alexandre. Ce pâle visage, isolé sur le velours d'une vitrine, brillait étrangement ; il rendait plus émouvante l'invisible présence du souverain assassiné à qui la France rendait hommage.

Huit gardes républicains, en grande tenue, sabre au clair, montaient la garde autour du catafalque. La flamme sacrée, jaillissant de la dalle, se tordait sous la bise qui s'engouffrait sous l'arche triomphale. Un mystérieux dialogue s'échangeait peut-être en cette pathétique veillée entre le Souverain et l'Inconnu...

A 19 h. 30, cependant que la pluie redoublait de violence, la cérémonie commença. Sous l'arche même étaient réunies toutes les personnalités officielles : le président de la République, ayant à sa droite la princesse Paul de Serbie, femme du régent de Yougoslavie, venue exprès pour assister à la veillée funèbre, le président du Sénat, le président de la Chambre, le président du Conseil et tous les membres du gouvernement ; le maréchal Franchet d'Espèrey, le maréchal Pétain, le général Weygand ; le ministre de Yougoslavie à Paris et Mme Spalickovitch, avec tous les membres de la légation en grand uniforme ; les généraux Goutraud, Nollet, Niegier ; de nombreux sénateurs, députés et conseillers municipaux. — Roger de Lafforest.

Lire l'article page 3



Les membres du bureau du Sénat à l'Arc de Triomphe. M. Jeanne-ney, président ; M. Lucien Hubert, vice-président.

LE COLONEL n'avait pas abandonné son poste

Après dix-sept ans, il obtient à l'anniversaire de l'Armistice sa réhabilitation

Une affaire particulièrement douloureuse est venue hier devant la Cour spéciale de justice militaire, chargée de la révision éventuelle des jugements des conseils de guerre et siégeant au Cherche-Midi.

Le 29 juin, le lieutenant-colonel Couthaud commandait le 356^e régiment d'infanterie en ligne, près de la cote 304, au sud-ouest du Mort-Homme. Il occupait un poste de commandement appelé poste de l'Oratoire. Les communications téléphoniques avaient été rompues.

Lorsque l'attaque allemande eut diminué de vigueur, vers dix heures du soir, le lieutenant-colonel Couthaud décida d'aller à quelques centaines de mètres de là, dans le poste du commandant Mauche, pour mettre ses supérieurs au courant de sa position et leur dire que l'attaque ennemie mettait son poste en danger. Il chargea donc un capitaine de garder le poste et s'absenta pendant environ deux heures.

Mal lui en prit. Traduit devant le conseil de guerre pour abandon de poste devant l'ennemi, il fut condamné à cinq ans de prison avec sursis et destitué.

Une audience émouvante

Agé aujourd'hui de 75 ans, le lieutenant-colonel Couthaud, qui avait 37 ans de service, était titulaire de plusieurs citations et officier de la Légion d'honneur, a passé dix-sept années à tenter de reconquérir son honneur. En demandant hier sa réhabilitation à la Cour de justice militaire, il faisait un suprême effort.

Tranquillement, il exposa les faits devant la Cour. Puis, il fut procédé à l'audition des témoins. Un seul, le général Lebocq, qui reconnut manquer de mémoire, chargea le lieutenant-colonel Couthaud. Les autres, aussi bien le colonel Vesque, qui se trouvait à l'avant, que le commandant Mauche, qui occupait une position latérale, déclarèrent qu'ils n'avaient jamais eu l'impression que leur chef abandonnait son poste et qu'ils avaient toujours considéré sa condamnation comme imméritée.

Le talent du défenseur, M^{re} Lapie, fit le reste et la Cour annulant les précédentes décisions, prononça la réhabilitation du lieutenant-colonel Couthaud. — Philippe Rogues.

COMMENT GOLDENBERG devint Lévy

CENT MILLIONS
soustraits
aux caisses publiques
en Seine-Inférieure

LES VAINQUEURS chez les vaincus

Comment nos prisonniers de guerre en Allemagne apprirent l'armistice

11 novembre... Comment nos prisonniers en Allemagne, employés dans les champs ou dans les mines silésiennes, enfermés surtout dans les camps de concentration, apprirent-ils la nouvelle bénie ? Et que se passa-t-il pour eux ?

En Saxe
— J'ai vécu en captivité à Mersbourg, en Saxe, nous dit un ancien

DU "BLÉRIOT" de la Manche au "Comet" de Londres-Melbourne

Le quatorzième Salon de l'Aéronautique



Scott, Campbell Black, Louis Blériot.

En juillet 1909, Louis Blériot traversait la Manche. Deux mois plus tard s'ouvrait le premier Salon de l'Aéronautique.

La curiosité était éveillée. Français et étrangers vinrent en foule à Paris. La France était alors presque seule à travailler et à réaliser. Et à ce premier Salon — déjà international — la participation étrangère fut minime. Notre supériorité était évidente, malgré la présence de l'appareil des frères Wright. Ce fut un grand événement national.

Des enthousiastes faisaient déjà des pronostics : « Un jour prochain, on fera de 175... à 200 à l'heure. On pourra monter jusqu'à 2.000... 3.000 mètres. On couvrira 300... 400 kilomètres sans se poser. — J.-G. Fleury.

LE PAVOIS pour l'Armistice

A l'occasion de la veillée funèbre d'hier soir consacrée à la mémoire du roi Alexandre, et aussi des Fêtes de l'Armistice honorant aujourd'hui la mémoire des Combattants tombés au feu, Le Jour a pavoisé sa maison de drapeaux yougoslaves et français.

La décoration réalisée à cette occasion comprend, outre ces pavois, un immense drapeau tricolore dont la hampe a 35 mètres de hauteur et dont la surface n'est pas inférieure à 500 mètres carrés.

Cette impressionnante composition, due à M. E. Kohlmann, a été réalisée aux ateliers de décoration des Grands Magasins du Louvre (Stadium Louvre), sous la direction de M. Picard.

Nous avons plaisir à rendre hommage ici au goût et à l'ingéniosité des décorateurs du Louvre, dont l'œuvre, pendant toute la journée d'hier, a été très admirée et que les Parisiens qui remonteront l'avenue des Champs-Élysées pourront encore voir aujourd'hui.

prisonnier de guerre, M. Nicole. La bonne nouvelle nous parvint une huitaine de jours avant de nous être confirmée. Nous avions appris, par les journaux allemands qu'on laissait pénétrer dans le camp, que les envoyés plénipotentiaires avaient trouvé des difficultés pour le passage des lignes.

Dans la matinée du 11 novembre, je travaillais dans mon bureau, quand un soldat allemand entra dans cette pièce et s'écria en venant vers moi : — Enfin, on va manger !

Je compris ce que cela voulait dire. Mais moi, dans ma joie et ma fierté d'être le vainqueur chez les vaincus, j'oubliai mes souffrances passées et j'eus peine à refouler mes larmes. Le capitaine allemand qui dirigeait le camp m'appela aussitôt. Je me présentai, au garde à vous : — Content? me demanda-t-il, en allemand.

Il lut sur mon visage la réponse. — Vous pouvez être fier d'être français, parce que c'est vous autres qui nous avez battus.

A Kassel

M. Maurice Yvain, le compositeur bien connu, nous répond :

— Je me trouvais dans un camp de concentration près de Kassel. J'eus vent d'un armistice proche dans les trois jours qui précéderont le 11 novembre. J'étais le seul du camp à avoir l'autorisation de sortir et de circuler librement, à cause des séances de musique auxquelles je participais à Kassel.

Notre joie, hélas ! fut de courte durée : nous apprîmes que, pour des raisons de contingentement et de classe, nous serions retenus pendant quelques jours. Nous restâmes cinq mois !

Cela me permit d'assister au retour des troupes dans les villes de cette région. Elles furent follement acclamées par un peuple qui ne voyait



Heurtaux



Fonck

sur les lignes. « Ils » s'en allaient. Il faisait mauvais.

« C'était mon 75^e adversaire « officiel », — mon 126^e en réalité.

La guerre allait finir, mais on avait tant crié « au loup » que nous n'y croyions plus. Et puis, voilà, c'était conclu !

« Ça paraissait bizarre ; on ne peut pas dire que nous étions contents. « Ils » partaient, avec leurs armes. On avait l'impression que ce n'était pas fini du tout, et un camarade me dit : « La paix ne sera qu'un long « armistice... »

« La paix nous a ramenés à une situation qui ne dépend plus de nous. Si je suis inquiet ? Je suis angoissé. Nous ne sommes pas prêts, et il faut un an pour l'être, en travaillant.

« Je me demande dans quel état d'esprit nous repartirons ?

« J'avais un Spad 13 qui, volant



Claude Farrère



Dom Moreau

à 230, se remuait bien et avait deux bonnes mitrailleuses. L'avion de chasse en 1934 a toujours deux mitrailleuses, il se remue mal, et atteint... le 250. Ça n'est pas beau !

« En outre, il sera plus difficile à « poser » et on en cassera des douzaines. Qui est responsable ? Les bureaux, ceux qui se mêlent de l'aviation.

« Grâce au Service technique, nos



Roland Dorgelès



M. Jean Goy

chasseurs ne pourront même plus se sauver. Les avions postaux étrangers nous courront après et nous casseront la figure !

« Et si le souvenir du 11 novembre est noble, il me conduit à des idées qui ne me font aucun plaisir... »

Le commandant HEURTAUX

L'ancien et célèbre pilote, rival de Guynemer, et matraqué le 6 février au premier rang de ceux qui défendaient la propriété de ce pays, était blessé pour la 3^e fois en 1918.

— L'armistice ? Je l'ai su à Paris ; je faisais, en convalescence, la liaison avec le G. Q. G. Je sus la nouvelle... par le canon. Content ? Heu... Les gens autour de nous étaient d'autant plus ravis qu'ils avaient été plus embusqués. Ils savaient qu'ils n'iraient plus...

Il réfléchit :

— La victoire ne nous donnait pas

DEMAIN :

CEUX QUI RÉSISTENT
ce sont ceux qui «trouvent»

Par Georges SIMENON

La cérémonie religieuse devant le Cénotaphe : l'invocation liturgique des desservants du rite orthodoxe. (Photo Le Jour)

lait pas une seconde admettre la défaite.

En Bavière

M. Dobanton, notre dévoué collaborateur, a eu la joie d'annoncer la victoire à ses camarades :

« J'étais prisonnier à Oberver, en Bavière, nous dit-il. Vers dix heures du matin, je me rendais au travail, quand je m'entendis interpellé par le maître, qui me connaissait :

« Tu sais, me dit-il en français, la guerre est finie !

Je demeurai une seconde interdit. Je n'osais pas y croire.

« Alors, répondis-je, je ne travaille plus !

Et je m'en fus aussitôt vers le lieu où j'avais laissé onze de mes camarades.

« Nous allons revoir la France ! leur cria-t-il.

Une joie folle s'empara de nous tous. Les outils furent abandonnés sur-le-champ. Mais il s'agissait de rejoindre le camp de concentration. Notre feldwebel intervint :

« Colonne par quatre !

Il fut bien mal reçu.

« Nous sommes des hommes libres, ripostâmes-nous. Nous n'avons plus besoin de toi !

Malheureusement, à cette époque, les camps étaient dépeuplés par la grippe espagnole, et Dieu seul sait combien des nôtres moururent alors qu'ils se croyaient parvenus au bout de leurs douleurs.

En Westphalie

M. Daniel Berger, chef de camp à Dortmund, puis transféré dans un camp de représailles, à Essen, pour s'être évadé quatre fois et avoir été repris, ne nous cache pas son émotion à relater ces souvenirs :

« Nous étions deux mille, nous dit-il, dans le camp, mais nous fûmes victimes d'une erreur de l'administration. Ce n'est que le 17 novembre, à midi, qu'on ouvrit les portes à plus de trois cents d'entre nous, en nous donnant des billets de circulation libre sur les réseaux à destination de la frontière belge. Nous courûmes pour la plupart à Essen. Beaucoup d'entre nous portaient encore le képi et le pantalon rouge de 1914, et c'est dans cette tenue que nous rencontrâmes des ouvriers des usines Krupp et maints soldats permissionnaires qui venaient à nous en disant : « Kamrad ! »

« Nous étions sept dans mon groupe. Pas un seul ne parlait l'allemand. Après 24 heures de voyage, nous rencontrâmes enfin des employés de gare qui parlaient français et qui nous renseignèrent.

Pierre APESTEGUY.

Un legs de R. Poincaré au département de la Meuse

Bar-le-Duc, 10 novembre. — Le président Poincaré a donné, par testament, au département de la Meuse, une somme de 100.000 francs. M. Raymond Poincaré en gardera l'usufruit.

Une douzaine d'enfants seront élevés au Clos. Ils suivront les cours des écoles de Sainpigny et apprendront un métier. A son départ, chacun des enfants recevra un petit pécule.

LE JOUR

91, Champs-Élysées, Paris (8^e)

Adresse télégraphique : Elyjour-Paris
TEL. : ELYSÉES 88-81 (Hues groupées)
Elyses 81-84 (Hues groupées)

ABONNEMENTS

Le prix des abonnements part de 1^{er} et 16 de chaque mois mais ne sont servis que rétroactivement de la date de la demande.

3 mois 6 francs 1 an 12 francs

Belge et Suisse : 21 et 42 francs

Étranger : 25 et 48 francs

Abonnement d'essai : 50 centimes

Autres pays : 35 et 70 francs

Compte chèque : 535.00 Paris

Franchise de changement d'adresse : 1 fr.

Outre la bande d'abonnement à tout changement d'adresse, télégraphique, etc.

FEUILLETON DU « JOUR » N° 31

CHAPITRE XIII

(Suite)

— Je vous remercie, mais je préfère rester ici. Je serais désolé de paraître ingrate, mais je voudrais qu'on ne s'occupe point de moi, et qu'on ne m'importune pas à me faire... la charité !

Elle continua de marcher en silence, le visage un peu détourné de celui de Fraser, jusqu'à ce qu'ils atteignissent Liston Street. Elle frappa à la porte et se tourna pour lui dire au revoir. Tandis qu'elle lui serrait la main, son visage prit un air de douceur qu'il n'avait pas eu jusque-là ; au fond de ses yeux sombres, pendant que leurs regards se croisaient, il crut voir briller une lueur de douce bienveillance. Mais, juste à ce moment-là, la porte s'ouvrit et, sans que Fraser eût le temps de renouveler l'invitation de son père, elle rebondit sur Poppy, de toute la force de M. Bob Wheeler.

CHAPITRE XIV

Quand la marée est haute et que le soleil luit, Seabridge est un endroit si plein d'attraits que l'absence de touristes est considérée à bon droit par les habitants comme un mystère. Quelques artistes nomades, de ceux qu'on appelle ici des « gas qui font des peintures », viennent bien y faire un court séjour, mais, attendu qu'ils choisissent presque toujours pour motif un de ces coins pour lesquels le parti progressiste du lieu n'éprouve que de la honte, on les tient plutôt pour des espions que pour des touristes ; on les tolère plutôt qu'on ne les accueille de bon cœur. Aux yeux du citoyen qui, depuis vingt ans, déplore l'état de vétusté de sa bonne ville, le spectacle d'un étranger qui se repaît de ces ruines, ou qui s'efforce d'en perpétuer le souvenir, est plutôt de nature à faire naître des doutes sur l'équilibre mental de l'inconnu, et il faut excuser le citoyen qui se demande si cet étranger a bien le droit d'aller et venir en liberté.

Mais, par un soir d'été, à marée basse, quand les coteaux, sur l'autre rive, commencent à noyer leurs contours dans un pâle indéfinissable, le charme de Seabridge est bien plus grand encore pour l'homme qui aime à méditer. La vie, à la chute du jour, se réfugie dans les tavernes, dans deux ou trois ruelles qui forment l'armature de la petite cité. Le long du fleuve, la promenade, plantée

LA JOURNÉE du coquelicot des Flandres

L'Angleterre garde, vivace le souvenir des grands morts

(De notre correspondant particulier)

Londres, 10 novembre. — L'anniversaire de l'Armistice tombant un dimanche, le pays consacre le « week end » entier au souvenir des grands mutilés et des héros disparus.

Dès ce matin, des mains charitables épinglaient à la boutonnière des passants l'humble coquelicot des Flandres. La pelouse verte, devant l'abbaye de Westminster, est déjà parsemée de centaines de petites croix de bois blanc que viennent placer chaque année les parents et les amis des soldats disparus. Malgré le mauvais temps, les rues débordent de monde. On donne généreusement cette année, peut-être parce qu'on a le cœur moins à l'aise. Au coin des rues, un peu partout, des musiciens anciens combattants jouent une marche militaire. Les médailles brillent sur leurs vestons rapiés. Bien peu ont perdu leurs dents, mais tous ont un coquelicot.

À la hauteur de Charing Cross, dans les rues, on aperçoit habituellement le samedi ce quartier est désert, la foule, à l'heure du thé, avait peine à circuler. Un groupe joue un air favori de 1915 : *Keep the home fires burning*. Les hommes écoutent arrêtés, dominés. Plusieurs s'acheminent en fredonnant cet air languoureux. La cohue n'a rien de triste, les épaules sont lourdes, les gots sont serrés. Le rouge sang des coquelicots épinglés à toutes les boutonnières, sur toutes les poitrines, se dit bien à toutes les âmes une note mêlée d'angoisse et de souvenir. *Poppies of Flanders*, vision des champs de 1914.

Près de moi, passe un groupe d'ouvriers, sur toutes les poitrines, se dit bien à toutes les âmes une note mêlée d'angoisse et de souvenir. *Poppies of Flanders*, vision des champs de 1914.

Je reconnais, un peu plus loin, un grand financier du *Phreandelle Street* qui sort de son club ; un jeune homme s'approche et l'arrête pour épingler la fleur à lui remet cinq livres !

Le penny du plus humble se mêle aux livres du riche. Mais le petit coquelicot des Flandres en dit aussi long à chacun. Ses pétales sont assemblés par les doigts frêles de nos grands mutilés et, chaque année, l'Angleterre recueille ainsi plus de soixante millions pour eux.

Les cérémonies officielles auront lieu demain à 11 heures, et l'on s'attend à une grande manifestation. On s'attend, bien que ce soit dimanche, les membres de la Cité et du Stock Exchange ont décidé de se réunir spécialement dans leur quartier désert pour observer les deux minutes de silence.

A moins que le mauvais temps l'en empêche, le roi, accompagné du prince de Galles, du duc d'York, assistera au service solennel de la Cité. Selon l'habitude, la reine et les dames de la famille royale suivront les cérémonies des fenêtres du Home Office.

Nous ne parlons ici que de Londres, mais le grand silence est semblable dans l'esprit d'ingratitude qui se dégage des conditions dans lesquelles se retire du pouvoir ce grand Français qui avait été appelé par les élus de l'Europe.

D'autre part, M. Conton, président du Conseil municipal, a reçu de M. Lionel Naastorg, conseiller municipal, la lettre suivante :

« La lettre émue par laquelle vous avez, au nom de Paris, reconnu et attesté, salué à son départ le président Gaston Doumergue, a trouvé un écho unanime dans le cœur de ceux qui n'ont pas oublié.

« Pour concrétiser cet hommage de gratitude, j'aurai l'honneur de demander au Conseil municipal, à sa prochaine session, de donner à une des rues de la cité le nom de M. Gaston Doumergue.

« Ah ! il fallait pas qu'ils y aillent !... »

« Les conditions étaient belles. La paix fut moins belle.

« Nous avons eu une heure extraordinaire. On l'a gaspillée... On a attendu des miracles. Les miracles ? On les fait soi-même... On les mérite ! »

Un grand mutilé

Aux Invalides, par une porte qu'on pourrait croire dérobée, une petite voiture de mutilé s'échappe furtivement. Je m'approche. Il manque à l'homme les deux jambes et un bras... Comment poser à ce martyr la question qui m'agite, sans éprouver, à côté d'un profond respect, une espèce de pitié ?

Jamais mon métier ne m'a paru plus cruel qu'en cette minute. Et je verrai longtemps les deux grands yeux bleus du héros me considérer avec une sombre timidité.

« Ah ! fit l'autre avec une surprise polie. Bonsoir, madame Banks !

Mme Banks rendit la politesse et, s'efforçant de plaisanter :

— Ma parole, dit-elle, on dirait que le capitaine a voulu prendre la fuite !

Mme Church sourit d'un sourire supérieur.

— Il n'est pas loin, dit-elle, je suis bien tranquille !

— Il se repose, sans doute ? dit Mme Banks, d'un air renseigné.

Mme Church garda ses distances.

— Naturellement, dit-elle avec gravité. Cette triste affaire l'a terriblement secoué. Le capitaine Barber est d'un naturel fidèle. Il oublie difficilement. Et comment va Mlle Banks ?

Mme Banks leva deux yeux soupçonneux.

— Mais... très bien, fit-elle. Très bien, étant données les circonstances.

Elle rebondit dans le silence, gisant le moment où son ennemie lui fournissait une occasion. Mme Church prit place auprès d'elle, et Nibletts reprit sa promenade, avec le sentiment qu'il y avait, dans l'atmosphère, quelque chose de tendu dont il ne pourrait découvrir la raison.

Il avait presque atteint la demeure de Barber, quand une silhouette surgit du chemin qui menait derrière la maison ; ayant regardé dans toutes les directions, elle prit l'habitude de celle de la sortie. Nibletts, qui observait en pressant le pas, atteignit la porte presque au même instant.

— Mme Banks vous cherche, dit-il, suivant Barber au salon.

Barber tourna vers lui un oeil las, mais ne fit aucune réponse.

— Mme Church aussi ! Du moins, je le crois, reprit Nibletts.

— Commandant, dit lentement le vieillard, j'espère que vous ne vivez pas assez pour être poursuivi et traqué comme je le suis moi-même !

Nibletts, surpris, murmura humblement qu'il ne croyait pas, en effet, que la chose fût possible, ajoutant que Mme Nibletts aurait pro-

COMME LA VICTOIRE était belle... il y a seize ans !

Voici, rassemblés, des souvenirs et des impressions

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)

— Engagé à 17 ans, je suis revenu et j'ai retrouvé ma place dans la maison où j'avais débuté. Et puis, la vie a tourné, et notre jeunesse a été gâchée sans rien nous donner de ce que nous avions prévu... c'est-à-dire le droit d'être heureux.

« Nous ne sommes pas plus exempts que les autres de nous faire inscrire au chômage ; et j'y suis depuis six mois... »

Roland DORGELES

La simplicité, la cordialité de l'ancien caporal Dorgeles gardent la même jeunesse frémissante.

— Au dernier chapitre de *La Machine à finir la guerre*, nous dit-il, j'ai prêté à un personnage une cruelle boutade qui aurait pu jaillir de la bouche encore crispée de tous les Anciens Combattants. « Je trouve, disait-il, que c'est une victoire parce que j'en suis sorti vivant. »

« Beau coup ont eu la naïveté de croire, en effet, au coup de clairon de l'armistice, que nous allions entrer dans une ère nouvelle de bonheur et de liberté. On s'attendait presque à voir les peuples ennemis tomber dans les bras les uns des autres.

« Hélas ! rien de cela ne s'est réalisé : pas un grand coupable n'a été puni ; pas un profiteur n'a rendu gorge ! L'après-guerre aura été une des plus grandes déceptions de l'Histoire.

« En 1919, réunis avec quelques camarades dans un cabaret de la Butte, nous avons décerné le prix « du plus mauvais livre de l'année » au traité de paix, et je vous assure qu'aujourd'hui, nous sommes tous certains que jamais prix littéraire ne fut plus sagement attribué.

En me reconduisant, Roland Dorgeles me montre un exemplaire du *Verdun* du maréchal Pétain, et, sans commentaire, d'un doigt obstiné, il m'en montre la dédicace :

« Au caporal Dorgeles, le maréchal Pétain. »

Claude FARRERE

L'illustre auteur de *La Bataille* songe à cette autre bataille interminable que nous vîmes finir il y a seize ans :

— Le 11 novembre ? Je venais de quitter les chars d'assaut, de rentrer à Paris. J'étais dans la rue, allant chez un ami. Le titre d'un journal éclata sous mes yeux... Je ne me rendis pas compte de lui. Armistice ? Vraie paix ? Je ne croyais pas à cette fin si brusque. Lisant les conditions, je sentis que c'était la victoire... La foule chantait, *pas de l'air*. Pas du tout !

« Ah ! il fallait pas qu'ils y aillent !... »

« Les conditions étaient belles. La paix fut moins belle.

« Nous avons eu une heure extraordinaire. On l'a gaspillée... On a attendu des miracles. Les miracles ? On les fait soi-même... On les mérite ! »

Un grand mutilé

Aux Invalides, par une porte qu'on pourrait croire dérobée, une petite voiture de mutilé s'échappe furtivement. Je m'approche. Il manque à l'homme les deux jambes et un bras... Comment poser à ce martyr la question qui m'agite, sans éprouver, à côté d'un profond respect, une espèce de pitié ?

Jamais mon métier ne m'a paru plus cruel qu'en cette minute. Et je verrai longtemps les deux grands yeux bleus du héros me considérer avec une sombre timidité.

« Ah ! fit l'autre avec une surprise polie. Bonsoir, madame Banks !

Mme Banks rendit la politesse et, s'efforçant de plaisanter :

— Ma parole, dit-elle, on dirait que le capitaine a voulu prendre la fuite !

Mme Church sourit d'un sourire supérieur.

— Il n'est pas loin, dit-elle, je suis bien tranquille !

— Il se repose, sans doute ? dit Mme Banks, d'un air renseigné.

Mme Church garda ses distances.

— Naturellement, dit-elle avec gravité. Cette triste affaire l'a terriblement secoué. Le capitaine Barber est d'un naturel fidèle. Il oublie difficilement. Et comment va Mlle Banks ?

Mme Banks leva deux yeux soupçonneux.

— Mais... très bien, fit-elle. Très bien, étant données les circonstances.

Elle rebondit dans le silence, gisant le moment où son ennemie lui fournissait une occasion. Mme Church prit place auprès d'elle, et Nibletts reprit sa promenade, avec le sentiment qu'il y avait, dans l'atmosphère, quelque chose de tendu dont il ne pourrait découvrir la raison.

Il avait presque atteint la demeure de Barber, quand une silhouette surgit du chemin qui menait derrière la maison ; ayant regardé dans toutes les directions, elle prit l'habitude de celle de la sortie. Nibletts, qui observait en pressant le pas, atteignit la porte presque au même instant.

— Mme Banks vous cherche, dit-il, suivant Barber au salon.

Barber tourna vers lui un oeil las, mais ne fit aucune réponse.

— Mme Church aussi ! Du moins, je le crois, reprit Nibletts.

— Commandant, dit lentement le vieillard, j'espère que vous ne vivez pas assez pour être poursuivi et traqué comme je le suis moi-même !

Nibletts, surpris, murmura humblement qu'il ne croyait pas, en effet, que la chose fût possible, ajoutant que Mme Nibletts aurait pro-

« Hélas ! un jour, un employé de la mairie du IV^e vint m'avertir qu'il ne reviendrait jamais plus. C'était un soir de septembre 1918. Quand les autres sont revenus, quelques mois plus tard, que la vie a peu à peu recommencé, j'ai senti que j'étais bien seule et j'ai voulu rester ainsi. Jamais je n'ai songé à me remarier, et tous les sacrifices nécessaires pour élever mon enfant, je les ai consentis avec plaisir, un plaisir de mère.

« Mais aujourd'hui, voyez-vous, aujourd'hui qu'il a un métier, il ne peut pas même s'en servir, et c'est encore moi qui dois l'aider, dans la misère que nous devons partager. Alors, souvent, je me dis, comme beaucoup : A quoi ce long calvaire a-t-il servi puisque la vie est si difficile ? »

Dom MOREAU

Président de D.R.A.C.

— J'étais du côté d'Hirson, nous a dit Dom Moreau, lorsque j'ai appris l'armistice à 11 heures. Dès que le

Le chauffeur de l'Armistice

M. Butelet, actuellement chauffeur de taxi à Rouen, conduisit le 7 novembre 1918 le général de Winterfeldt à Houlbès, et le 9, transporta, par La Capelle, le capitaine von Heldorf, porteur des conditions de l'armistice.

« Oui, me dit-il en hochant la tête d'un air las. Oui... Ce fut un bien beau jour que celui où, vers minuit, le bruit se répandit à l'hôpital qu'on avait cessé le feu pour toujours. Cessé le feu !... »

« Croyez-vous, hein !... Vous rendez-vous compte de ce que ça pouvait représenter pour nous. La Marne, Verdun... J'ai fait à peu près tout. Alors, cette nuit-là, bien sûr, nous n'avons pas dormi. Nous avons bu. Car le pinard, voyez-vous, auquel on aurait depuis longtemps dû élever une statue, le pinard, notre vieux copain qui nous avait fait gagner la victoire, vint nous donner le dernier confort dont nous avions besoin pour soutenir notre joie délirante. La discipline de la maison ne put rien pour arrêter notre frénésie, et je me rappellerai toujours que les copains vinrent trinquer sur le bord de mon lit. »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Oui, me dit-il en hochant la tête d'un air las. Oui... Ce fut un bien beau jour que celui où, vers minuit, le bruit se répandit à l'hôpital qu'on avait cessé le feu pour toujours. Cessé le feu !... »

« Croyez-vous, hein !... Vous rendez-vous compte de ce que ça pouvait représenter pour nous. La Marne, Verdun... J'ai fait à peu près tout. Alors, cette nuit-là, bien sûr, nous n'avons pas dormi. Nous avons bu. Car le pinard, voyez-vous, auquel on aurait depuis longtemps dû élever une statue, le pinard, notre vieux copain qui nous avait fait gagner la victoire, vint nous donner le dernier confort dont nous avions besoin pour soutenir notre joie délirante. La discipline de la maison ne put rien pour arrêter notre frénésie, et je me rappellerai toujours que les copains vinrent trinquer sur le bord de mon lit. »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Oui, me dit-il en hochant la tête d'un air las. Oui... Ce fut un bien beau jour que celui où, vers minuit, le bruit se répandit à l'hôpital qu'on avait cessé le feu pour toujours. Cessé le feu !... »

« Croyez-vous, hein !... Vous rendez-vous compte de ce que ça pouvait représenter pour nous. La Marne, Verdun... J'ai fait à peu près tout. Alors, cette nuit-là, bien sûr, nous n'avons pas dormi. Nous avons bu. Car le pinard, voyez-vous, auquel on aurait depuis longtemps dû élever une statue, le pinard, notre vieux copain qui nous avait fait gagner la victoire, vint nous donner le dernier confort dont nous avions besoin pour soutenir notre joie délirante. La discipline de la maison ne put rien pour arrêter notre frénésie, et je me rappellerai toujours que les copains vinrent trinquer sur le bord de mon lit. »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

« Hélas ! depuis, depuis, je suis ici. Et je ne me plains pas parce que je sais bien qu'au moins j'ai un refuge sympathique pour pouvoir penser, le calme et la sécurité... Et aussi, quelquefois, pleurer... »

LA VIE LITTÉRAIRE

ou les confessions d'un cœur tourmenté

« Singulier » est le dernier ouvrage de M. André Rouveyre (1). L'auteur a bien raison de penser que ce titre est pleinement justifié par la particularité du cas qu'il examine : cet anachronisme d'un couple, étranger aux rumeurs de l'époque, concentré, retranché dans le cercle étroit d'un amour exclusif et les approfondissements studieux d'une compréhension réciproque. Mais la justification du titre est, modestement, le croit.

« Singulier » est un beau livre, c'est aussi quelque chose de plus rare, peut-être : la confiance irrésistible d'une âme, le pur produit d'une nécessité intérieure.

Beaucoup d'auteurs — souvent parmi les plus grands — écrivent pour leur carrière à leur imagination. Certes, cela même peut devenir un besoin assez impérieux, et je pense que, si l'on eût condamné Victor Hugo à ne plus écrire, il serait mort d'une congestion de mots. Cependant, composer des livres, par une sorte d'hygiène mentale, pour éviter l'engorgement de ses cellules imaginatives (sans parler de tous ceux qui grattent et tapent le papier par métier), cela ne peut être comparé, sous le rapport de l'intime urgence, à cette secrète douloureuse du cœur, cette série d'aveux arrachés, dont « Singulier » est un exemple.

Rouveyre écrivain, Rouveyre dessinateur, c'est non seulement le même homme, mais le même artiste : défendu contre les pièges de la facilité par une incurable gaucherie, de sorte que jamais le trait ni la phrase ne devançant l'observation ou la pensée, ne batifolent en route, mais s'évertuent, non sans difficulté visible, à serrer de près le modèle ou l'objet de la méditation. De là un pathétique inhérent au style comme au dessin, en dehors même des choses exprimées ou des figures dessinées : le pathétique d'une recherche où l'être entier s'applique en souffrant.

De Rouveyre dessinateur on a dit qu'il était méchant. Mais quiconque s'avise un jour d'être véridique encourt le même reproche. Quelle vérité n'est-elle pas ? On eût crié bien davantage, si l'on avait vu que ces dessins de Rouveyre, que l'on prenait naïvement pour des charges effrayantes, il les considérait comme des portraits.

Aujourd'hui, lui-même s'est mis sur

« Singulier » est le dernier ouvrage de M. André Rouveyre (1). L'auteur a bien raison de penser que ce titre est pleinement justifié par la particularité du cas qu'il examine : cet anachronisme d'un couple, étranger aux rumeurs de l'époque, concentré, retranché dans le cercle étroit d'un amour exclusif et les approfondissements studieux d'une compréhension réciproque. Mais la justification du titre est, modestement, le croit.

« Singulier » est un beau livre, c'est aussi quelque chose de plus rare, peut-être : la confiance irrésistible d'une âme, le pur produit d'une nécessité intérieure.

Beaucoup d'auteurs — souvent parmi les plus grands — écrivent pour leur carrière à leur imagination. Certes, cela même peut devenir un besoin assez impérieux, et je pense que, si l'on eût condamné Victor Hugo à ne plus écrire, il serait mort d'une congestion de mots. Cependant, composer des livres, par une sorte d'hygiène mentale, pour éviter l'engorgement de ses cellules imaginatives (sans parler de tous ceux qui grattent et tapent le papier par métier), cela ne peut être comparé, sous le rapport de l'intime urgence, à cette secrète douloureuse du cœur, cette série d'aveux arrachés, dont « Singulier » est un exemple.

« Singulier » est le dernier ouvrage de M. André Rouveyre (1). L'auteur a bien raison de penser que ce titre est pleinement justifié par la particularité du cas qu'il examine : cet anachronisme d'un couple, étranger aux rumeurs de l'époque, concentré, retranché dans le cercle étroit d'un amour exclusif et les approfondissements studieux d'une compréhension réciproque. Mais la justification du titre est, modestement, le croit.

« Singulier » est le dernier ouvrage de M. André Rouveyre (1).